

sont arrivés à la Maison des missions , avec leurs enfants, le 17 avril, en parfaite santé. Ils n'ont pas tardé de se rendre en Suisse, auprès d'une mère vénérée et de nombreux parents qui les attendaient avec impatience.

---

CORRESPONDANCE.

LETTRE DE M. JOUSSE.

*Voyage en Cafrerie. Ecoles supérieures pour les deux sexes.*

Messieurs et très honorés frères,

L'année qui vient de s'écouler est une de celles dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire ; elle a laissé des traces indélébiles dans nos cœurs. Les malheurs, les humiliations de notre chère patrie, d'une part, la grave maladie qui m'a conduit aux portes du tombeau, de l'autre, voilà de ces événements dont le souvenir peut s'affaiblir à mesure que le temps ajoute des jours à nos jours et des années à nos années, mais leur empreinte a été trop profonde pour s'en effacer jamais. Le Seigneur m'a accordé une prolongation de vie pour me faire mieux apprécier sans doute le prix du temps qu'il me reste encore à passer ici-bas. Puissé-je, aidé par lui, remplir avec plus de fidélité que par le passé la grande tâche qu'il m'a confiée.

Le voyage que j'ai dû entreprendre pour le rétablissement de ma santé, m'a conduit au sein des missions évangéliques de la Cafrerie. Il fait bon sortir de chez soi pour voir un peu ce qui se fait ailleurs. Si, d'une part, on apprend beaucoup en parcourant des stations desservies par des missionnaires de diverses Sociétés, on peut aussi, d'un autre côté, mieux apprécier par la comparaison son propre travail.

L'une des premières stations que nous ayons rencontrées

sur notre passage, est Scilo, établissement morave fondé il y a environ trente ans. L'ordre semble y régner partout, dans le matériel comme dans le spirituel. On respire un air de piété bienfaisante parmi les frères et les sœurs qui sont à la tête de cette œuvre. Au lendemain d'une guerre qui a creusé un abîme entre la France et l'Allemagne, les habitants de Scilo nous ont montré que, si l'esprit de nationalité divise, l'esprit de Christ unit. Leur cordialité a été tout ce que nous pouvions désirer.

La congrégation de Scilo se compose en partie de Hottentots et en partie de Fingous ; on y trouve aussi des Bassoutos. Sous le rapport de la civilisation, c'est la station missionnaire la plus avancée que je connaisse. Il y a plusieurs rues bordées de maisons de style européen, et ombragées de treilles. On sent que l'influence chrétienne trouve ici moins de résistance que chez les Cafres ou les Bassoutos ; elle se fait sentir sur un seul village ; elle ne s'étend pas sur un peuple. Les écoles, dirigées par des indigènes formés à l'école de Guadenthal, sont intéressantes ; l'un des instituteurs, Moïssouto de naissance, parle également bien l'anglais, le hollandais, et le cafre. Les orgues sont touchées par un Fingou. Autrefois, il y avait à Scilo une école industrielle pour les jeunes gens ; on a dû y renoncer, les produits ne trouvant pas un écoulement assez productif. Il reste un moulin à eau qui est d'un très grand rapport pour la communauté. Le personnel de la mission est assez considérable ; il y a trois familles missionnaires, toutes plus ou moins directement engagées dans l'œuvre spirituelle.

Ngotini est une annexe de Scilo située à deux lieues environ ; elle est desservie par un frère laïque et sa compagne, M. et Mme Stephen. Il n'y a rien de bien remarquable à signaler ; cependant, on y retrouve en petit toutes les excellentes qualités de la station mère, y compris l'amour chrétien et fraternel au sens le plus élevé du mot.

Quelques heures de marche de plus, et nous voilà au pied

du Katberg, barrière formidable, qu'il faut franchir avant d'arriver sur les bords de l'Océan. Oh ! qu'il y fait froid ! La bise du sud-est qui y règne fait peu présager qu'on va, dans quelques heures, se trouver dans une contrée enchantée où les orangers croissent à profusion, en plein air ! Nous voilà au sommet. Que c'est beau, que c'est imposant ! Nous venons de traverser une montagne toute nue, et nous voici en présence d'une nature grandiose, de forêts de haute futaie ! Mais quelle est cette longue écharpe qui se plie et replie sur elle-même et s'étend jusqu'au pied du colosse africain ? C'est une route admirablement taillée dans le roc, suspendue au-dessus de précipices qui donnent le vertige. Au fond, sont des forêts vierges où la poussière d'arbres gigantesques s'est entassée depuis des siècles sans que la main de l'homme ait pu ou osé la remuer. Du sommet du Katberg, la vue s'étend très loin ; on jouit d'un spectacle ravissant. La contrée est comme émaillée de petites fermes à l'aspect riant et coquet. L'industrie a fait de ce pays un petit Eden. Cette nature, aujourd'hui soumise et productive, donnait à peine au sauvage Amakosa son pain de chaque jour.

Dans une vallée assez étroite et sur les bords d'une petite rivière qui coule au pied du Katberg, se trouve la station hottentote de Philipton, dont M. Read est le missionnaire. Elle se rattache encore à la Société de Londres, bien que, depuis plusieurs années, elle se suffise à elle-même. Ici également, la maison missionnaire, le temple et les jardins sont en bon état ; mais on voit partout des traces de la guerre. Les Hottentots, depuis longtemps sujets britanniques, ont, un jour, cédé aux instances des Cafres et sont tombés dans une coupable révolte. La puissante Angleterre les a soumis de nouveau, mais non sans laisser derrière elle des monceaux de ruines. M. Read est un vieil ami des missionnaires français ; on se sent bien vite à l'aise sous son toit hospitalier. Le jour même de notre arrivée, quoique faible encore et fatigué du voyage, il m'a fallu prendre la parole dans une réunion d'E-

glise. On a écouté avec beaucoup d'intérêt le récit de la conversion de la prophétesse Manchoupa, et celui de la mort de Moshesh.

Après une bonne journée de marche, nous voici à Lovedale, le terme et le but de mon voyage. Nous sommes reçus chez M. Bennet, qui a pour compagne une de nos vieilles connaissances, la fille de notre ami le missionnaire Ashton, avec lequel nous nous étions liés pendant notre séjour à Motito. En visitant la Cafrerie, notre but était de voir deux écoles supérieures fondées à Lovedale, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles.

Depuis longtemps déjà, on a fait des efforts pour élever le niveau de l'instruction et de l'éducation des jeunes gens qui avaient déjà suivi des écoles primaires ; mais rien dans ce genre n'avait été entrepris en faveur des jeunes filles. On aurait pu s'attendre à ce que la femme africaine, qui a le plus souffert de la dégradation générale, ne serait pas la moins bien partagée dans les œuvres fondées en vue de la régénération de tous ; mais il n'en a pas été ainsi. Il n'y a que quelques années qu'on a, pour la première fois, ouvert une école supérieure pour elles à Lovedale. Le second essai de ce genre s'est fait à Thaba-Bossiou, to ut récemment. Mais avant de parler de l'école des jeunes filles, je dirai un mot de celle des garçons. Fondée depuis longtemps déjà, elle compte quatre-vingts élèves de l'âge de quatorze à vingt-cinq ans. On y enseigne toutes les branches requises pour parvenir au saint ministère. Le nombre des étudiants en théologie est cependant assez restreint. La plupart des élèves se destinent à la charge d'instituteur. C'est dans cet établissement que le très regrettable Tiyo-Soga avait fait une partie de ses études. Il y a, sous la même direction, une école d'industrie où les jeunes gens apprennent les métiers de charron, d'imprimeur et de relieur ; on vient d'y ajouter une branche nouvelle, l'agriculture.

Cette école fait honneur à ceux qui l'ont fondée et qui la continuent.

Le pensionnat de jeunes filles, comme je l'ai déjà dit, est de date assez récente. Pendant un ou deux ans, il n'a compté que huit à dix élèves; aujourd'hui leur nombre s'élève à trente-huit. La fondatrice de cette école, M<sup>lle</sup> Waterston, en a encore la direction, et l'on peut dire qu'elle s'acquitte de sa tâche avec un dévouement au-dessus de tout éloge et un savoir-faire remarquable. Heureuse et bénie est la nation dont les fils et les filles savent renoncer à une haute position sociale, pour venir instruire les enfants d'une race déchue et dégradée! — L'école des jeunes filles est à près d'un kilomètre de distance de celle des garçons. Il y a deux catégories d'élèves. Les unes paient, et elles reçoivent, en anglais, une instruction complète; les autres lavent, cousent pour l'établissement et étudient le soir seulement. En échange de leurs services, elles reçoivent environ cinq francs par mois. Les unes et les autres apprennent tout ce qui est nécessaire pour faire de bonnes ouvrières et de bonnes femmes de ménage. Nous avons assisté à quelques-unes de leurs leçons, en anglais, et nous en avons été complètement satisfaits. On agrandit cette école, qui, je le crois, va prendre un développement considérable.

La nôtre est encore fort modeste; elle ne compte que douze élèves. Le local où les jeunes filles étudient et travaillent est très petit, le dortoir bien exigü. Mais c'est ainsi que débutent souvent les œuvres destinées à faire beaucoup de bien: c'est le grain de sénévé. Si nous avons pu commencer sous l'empire de quelques illusions, plusieurs mois d'expérience auraient suffi pour les dissiper. Mais non, c'est pour répondre à un besoin pressant que nous avons accepté cette tâche. Nous sommes convaincus que tant que la femme ne sera pas relevée, l'état social de ce petit peuple pèchera par la base. C'est pour amoindrir ce mal, si nous ne pouvons le faire disparaître, que nous avons ouvert notre

institution. La tâche est grande, elle est difficile, mais notre confiance est en Dieu. Cette œuvre, Messieurs et chers frères, a été fondée à titre d'essai et sous ma responsabilité personnelle ; mais, si petite qu'elle soit encore, il ne me serait pas possible de la continuer dans de telles conditions. Je me propose donc de prier la Conférence de la prendre à sa charge et sous sa tutelle, persuadé à l'avance qu'elle accédera à mon désir. Et, je n'en doute nullement, nos chers directeurs adopteront aussi l'école naissante et pourvoiront à son développement. Si mes frères sont de cet avis, je voudrais que cette institution fût tout particulièrement ouverte aux filles de nos catéchistes et de nos instituteurs. Je dois ajouter que nous avons trouvé, en M<sup>lle</sup> E. Ellenberger, une aide capable et dévouée.

Pendant notre séjour en Cafrerie, nous avons assisté, à Burn's Hill, au jubilé de la mission de Glasgow, établie depuis cinquante ans dans le pays. Nous avons eu le plaisir et le privilège de voir à cette occasion un grand nombre de missionnaires appartenant à diverses dénominations, et cela nous a fait du bien. Comme représentant officieux de la Société de Paris, j'ai été appelé à prendre la parole et j'ai tout naturellement entretenu ces frères de l'œuvre qui se fait au Lessouto.

Plusieurs choses m'ont frappé en Cafrerie ; mais c'est surtout de voir tant de Sociétés de missions travailler dans le même pays : on se touche presque, on se coudoie.

Il y a : Deux Sociétés de missions écossaises,

La Société de Londres,

La Société de Berlin,

La Société méthodiste wesleyenne,

Une Société américaine,

Et les frères Moraves.

Chacune de ces sociétés poursuit son œuvre avec vigueur. Elles se stimulent entre elles.

Si les hommes n'ont pas fait défaut en Cafrerie, l'argent non plus n'a pas manqué. Il y a de bonnes âmes en Europe qui regrettent les temps apostoliques où la mission semblait ne coûter à l'Église que de ferventes prières ; mais si l'enseignement est le même, les temps et les circonstances varient. Quand on fonde une mission dans un pays barbare, il faut des hommes qui lui donnent tout leur temps, il faut une installation, des abris pour le culte, pour les écoles, et tout cela ne s'obtient pas sans argent. Sous ce rapport, la mission du Lessouto n'a jamais marché à voiles déployées ; elle a toujours eu à souffrir de la faiblesse de ses moyens d'action. Qui peut dire ce que serait le pays des Bassoutos si depuis vingt-cinq ans il eût été pourvu d'un nombre suffisant de missionnaires ? Le principal magistrat établi dans ce pays, un homme qui a passé de longues années en Cafrerie, m'assurait, l'autre jour, que le christianisme avait fait beaucoup plus de progrès ici que là-bas, bien qu'ici l'œuvre fût plus récente, le nombre des ouvriers plus petit et les ressources pécuniaires plus limitées.

Mais, Dieu soit loué, notre disette va prendre fin ; le secours si souvent demandé, si longtemps attendu, approche. C'est un soulagement inexprimable pour nos cœurs. Nous en étions à ce point, que si les Églises de France ne pouvaient plus nous envoyer du renfort, elles auraient dû appeler à leur secours une autre Société pour nous aider à porter un fardeau devenu trop lourd pour nous. Nous n'avions pas le droit de laisser plus longtemps dans les ténèbres des âmes que nous avons pris l'engagement d'évangéliser. Encore une fois, Dieu soit loué pour le secours qui nous est accordé !

Vous apprendrez avec plaisir, Messieurs et honorés frères, que je viens d'installer un catéchiste à Khémé, large plateau où se trouvent divers villages et qui est situé sur la rive gauche du Calédon. Depuis plusieurs années, des gens de ce district, qui se rattache à Thaba Bossiou, venaient aussi souvent qu'ils le pouvaient au culte du dimanche dans cette sta-

tion; mais la distance était trop grande pour qu'il fût possible de les laisser plus longtemps sans un évangéliste. Il y a là vingt-cinq membres qui forment comme le noyau de l'Église. Je me propose d'y placer aussi un jeune homme d'ici, sorti récemment de l'école supérieure de Morija; il sera spécialement chargé des enfants. Salomon, un des cinq jeunes gens de Thaba-Bossiou qui ont passé par l'institution de Morija, est entré en fonctions comme instituteur et son secours m'est très utile; un autre l'aide momentanément, mais il sera prochainement envoyé dans un autre poste. Cette année, la station de Thaba-Bossiou a fourni dix élèves à l'école supérieure.

Veillez agréer, etc.

THÉOP. JOUSSE.

---

M. ELLENBERGER.

Ce missionnaire nous écrit de Masitisi, qu'il est, grâce à Dieu, tout à fait rétabli et qu'il peut, sans trop de fatigue, vaquer aux nombreuses occupations que lui donnent la station et ses annexes. Nous réservons pour notre prochain numéro un excellent rapport qu'il nous a envoyé sur l'état général de son œuvre. Nous tenons à le reproduire intégralement et nous n'aurions pas assez de place pour le faire dans cette livraison.

